

PRÉFACE

« Je n'ai jamais mis le pied dans votre cage à moustiques, sur votre perchoir à perroquets. J'ai vu de loin des palmes, des palmes, des palmes, du bleu, du bleu, du bleu » aurait confié Baudelaire au Créole Leconte de Lisle. Se fondant sur cette boutade, certaines traditions ont en effet prétendu que celui-ci n'avait pas mis pied à terre à Bourbon et qu'il était resté en rade de Saint-Denis sur le Paquebot des Mers du Sud. Rester quarante-cinq jours à Bourbon et ne pas mettre pied à terre, s'insurge Hippolyte Foucque dans sa Conférence sur Baudelaire aux îles Maurice et Bourbon (1930), c'est inconcevable, une farce à la manière de Baudelaire ! Et il s'ensuit une démonstration fort convaincante du séjour de Baudelaire à Bourbon et des traces que celui-ci laissa dans sa création poétique, en particulier le témoignage de Théodore de Banville et l'évocation de la « belle Dorothée » dans les *Petits Poèmes en prose*. Les biographes s'accordent désormais à reconnaître l'influence de Bourbon au même titre que Maurice sur l'œuvre de Baudelaire. Mais qu'importe l'anecdote, ce qui compte est le rôle essentiel que jouèrent les Mascareignes dans l'imaginaire du poète.

La vie de Baudelaire comporte en effet des zones d'ombre et laisse une marge à l'imagination. C'est dans cette part de mystère que s'est engouffré Emmanuel Genvrin pour donner vie à son Baudelaire au Paradis.

S'emparant de la rumeur répandue par Maxime Du Camp que le poète « avait ramené une négresse ou une quarteronne qui durant bien des années a gravité autour de lui », il a centré sa pièce sur la rencontre de Baudelaire et de Jeanne Duval.

Seule est vraie de toute façon l'imprégnation qui va féconder sa poésie, les sensations fortes qui vont s'entrecroiser dans les Correspondances : les parfums, les odeurs, les couleurs, la volupté et la beauté lascive des femmes noires ou mulâtres ; la nostalgie des « pays chauds et bleus » comme « l'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ».

Le Baudelaire de Genvrin est donc celui de vingt ans et un autre... il porte en germe la suite de sa vie et de son œuvre. Il a cette « beauté étrange » souvent évoquée, une sorte de « jeune dieu » comme l'écrivait son ami Banville. Mais c'est un jeune homme mystérieux et déconcertant. Silencieux au début de la pièce, obstiné à lire accroché dans la mâture, sourd aux sollicitations de l'équipage, il est d'une indifférence offensante à l'animation du port et aux beautés du paysage.

Dandy, bien élevé, très raffiné dans sa tenue, ses manières comme dans son discours, mais original et bizarre, provocant par « ses expressions tranchantes » comme l'écrit le capitaine Saliz, par ses façons quelquefois cavalières, son insolence et son cynisme, il choque son entourage. C'est un jeune homme qui est en rupture, déjà, avec la société bourgeoise et son non-conformisme social, malgré sa politesse très XVIII^e siècle héritée de son père, rend bien difficiles ses relations avec la société coloniale qui l'accueille.

Bref, c'est une sorte de dandy agressif que, par

ailleurs, son goût exclusif de la littérature isole. Genvrin rappelle ainsi son admiration exaltée pour Balzac et lui donne l'occasion d'exprimer ses premiers enthousiasmes littéraires à son hôtesse Emmeline Autard de Bragard. Il fait de celle-ci une Madame Sabatier, une « Présidente » créole, pleine d'affection pour ce jeune homme étonnant, qui lui apporte l'air de Paris et se dit lui même « baroque » dans la lettre qu'il adresse avec une extrême politesse à son mari pour lui dédier le sonnet qu'elle lui a inspiré : À une Dame créole.

Au-delà de cet anticonformisme célèbre, Genvrin explore une voie moins connue de sa biographie. Derrière son affectation et son cynisme sarcastique, Baudelaire, influencé entre autres par la deuxième génération romantique, a en effet toujours déclaré son « amour de la Révolution ». Il a profondément souffert de la misère et de la souffrance et Proust pensait que ses manières aristocratiques cachaient le « plus peuple » des poètes. Or en 1841 Baudelaire découvre, aux Mascareignes, un « paradis » où l'esclavage règne encore sous les coups de charbon et où l'affranchissement est le fait de quelques philanthropes illuminés. Genvrin transpose ici sa révolte contre l'ordre établi, contre le règne de l'injustice et de la force qui justifia son élan d'idéalisme et d'humanitarisme et lui fit prendre part avec « ivresse » selon son propre mot, aux événements de 1848. Le Baudelaire de Genvrin illustre donc dans cette pièce son refus « d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve », ce qu'il appelle ailleurs « son goût infini de la République », notion de l'engagement qui relève davantage d'un idéal spirituel que de la politique et qui l'éloigne, on le voit, de l'école

de l'Art pour l'Art à laquelle on a voulu parfois de manière inexacte réduire Baudelaire.

Abolitionniste, et justement parce que ses positions ne sont pas politiques mais en accord toujours avec ses passions et ses aspirations les plus élevées, Baudelaire s'éprend d'une femme de couleur. Une incongruité pour l'époque. La Dorothée de Bourbon, la Malabaraise de Maurice, la mulâtresse Jeanne Duval rencontrée sur les planches du Théâtre de la Porte Saint-Antoine, tous ces personnages féminins ne sont qu'un pour enrichir l'image de la « Vénus noire » qui a marqué de son empreinte toute sa vie et une partie de son œuvre. Rêvant de Paris et de l'Opéra comme Dorothée, de comédie comme Jeanne Duval, la Reine de Baudelaire au paradis, affranchie poétesse et magicienne réunit la beauté voluptueuse et la démarche triomphante, la noirceur bleue et le parfum envoûtant de la chevelure ondoyante de toutes ses inspiratrices. Elle conserve le seul nom de Jeanne Duval, la compagne de toute une vie.

Cette « bizarre déité brune » est aussi l'initiatrice aux voluptés de la nuit, aux ivresses de la drogue et de l'alcool mais surtout, c'est elle qui entraîne le poète dans les vertiges d'une étrange cérémonie célébrant un service malgache : le fati-dra, pacte de sang. Probablement loin de la vérité historique, mais vraisemblable, cette scène qui clôture la pièce avec puissance est en tout cas conforme à la spiritualité et au mysticisme exacerbé de Baudelaire : postulation vers le Mal ou impérieuse nécessité d'explorer tous les débordements humains ?

Il était certes délicat de toucher au mythe de Jeanne Duval mais Emmanuel Genvrin a réussi à l'incarner en lui donnant les contours incertains qui conviennent à la

poésie, en lui conservant une part de mystère, tout en la chargeant de traits féministes et libertaires aux résonances contemporaines. Il s'inscrit en cela dans un courant de relecture de Baudelaire et de réhabilitation du personnage de Jeanne Duval auquel le racisme du XIX^e siècle a fait grand tort, la rendant responsable des malheurs du « poète maudit ». Baudelaire se voulait le « poète de la Modernité ». Le Baudelaire de Genvrin est moderne : révolté, anticonformiste, tenté par les « paradis artificiels », attiré par l'Orient, séduit par la beauté noire un siècle et demi avant le slogan « black is beautiful » et vivant une union mixte comme John Lennon et Yoko Ono.

Finalement, la modernité de Baudelaire est avant tout dans son écriture poétique, mais celle-ci est aussi l'alchimie des événements qui ont marqué sa vie et en particulier son voyage aux Mascareignes.

« Il faut être toujours ivre », écrivait celui-ci, « il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. » Cette exhortation est une incitation à mêler vie et poésie. Le Baudelaire au Paradis de Genvrin n'a rien d'anecdotique, il donne à vivre la source du scandale, de la volupté et de la tristesse, de la magie qui hantent les vers du poète, et nous invite à redécouvrir son œuvre... ce Beau « toujours bizarre ».

AGNÈS ANTOIR

7 mars 1998